

Quemet on fâ por s'eiñreysi

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 34

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Riponne!

La voiture stoppe. Monté une bonne femme, un panier au bras.

— Passez à l'intérieur! fait le contrôleur, il y a encore de la place.

La nouvelle voyageuse s'insinue timidement entre les banquettes. A sa vue, les conversations se taisent, et les robes des dames s'enflent à droite et à gauche, si bien qu'aucun espace libre n'apparaît. La bonne femme fait mine de rebrousser chemin.

— Mais restez donc, dit l'employé, il y a une place à droite, entre ces deux dames.

Ces deux dames, ce sont les Allemandes, sœurs ou mère et fille. Elles s'écartent de mauvaise grâce, tandis que la nouvelle venue s'assied entre elles, et que toute la rangée de leur côté roule des yeux furieux. En face, les papotages ont repris de plus belle, et un inextinguible fou-rire secoue de nouveau le jeune couple italien.

— Place du Tunnel!

Nouvel arrêt. Un ouvrier du pays, charpentier ou menuisier, à la mine ouverte et joviale, saute sur le marchepied et, sans lanterner, pénètre dans l'intérieur.

— Faites excuse, mesdames et messieurs, on ne prendra pas place double.

Il a vu d'un coup d'œil quelle était la banquette la moins garnie et, en un temps et deux mouvements, il se trouve gentiment installé à côté des amoureux d'Italie, ce qui n'empêche pas ces derniers de rire de plus belle. Mais les autres voyageurs du même côté font à leur tour des mines longues. Alors, en face, une des Allemandes, sœurs ou fille et mère, de dire tout haut, avec un pur accent des bords du Rhin :

— La chustice, elle existe non seulement à Berlin, mais aussi dans la tramway lausannoise!

ZED.

Les affaires sont les affaires.

UN de nos concitoyens du canton de Vaud, de passage à Bruxelles, nous transmet la lettre suivante, que vient de recevoir une maison de commerce de cette ville :

« Messieurs,

« Nous apprenons avec un vif chagrin la perte que vous venez de faire par le décès de M. D., votre associé. Croyez que nous prenons une part très grande à votre deuil.

» A l'expression de notre profonde sympathie, permettez-nous de joindre les sentiments de regrets que nous avons éprouvés en constatant que la lettre de faire-part envoyée par votre maison sortait des presses de la lithographie Z., alors qu'en vous adressant à nous vous eussiez été servis bien mieux de toutes façons.

» Nous joignons à la présente notre cahier de prix-courants pour faire-part mortuaires, pour le cas où un décès surviendrait de nouveau dans votre honorable maison.

» Dans l'espoir que nous serons très prochainement à même d'exécuter vos ordres, nous vous prions d'agréer, messieurs, l'assurance de notre considération distinguée.

» X., Y., Z. & C^{ie}. »

Quemet on fâ por s'einretsi.

L'âi a quauque pouôro dein noutron paï. Prau su que vo lo sêde. Lâi a assebin quauque retso. Heureusement et su bin conteint por leu, câ crâio adî que l'è moins pénâblîio d'ître retso que d'ître pouôro; l'è verè qu'on a adan quauque couson po savâi quemet faut eimpllêhi sa mounia, dein quinna banqua on vo baille lo pllie gros interêt, po reveindre sè titre âo prix coteint principalement se sant su dâi tsemin de fè quemet lo Dzorât âo bin clli de Bière. Einfin, que voliâi-vo? vo dio que lè retso ne droumant pas tota la né. Ma sant bin pllie

estimâ que lè pouôro, l'è po cein que faut mî ftre retso, câ on dit qu'on sè rassasiè de tot que de l'honneur. La mèbsance l'è que clliâu que l'ant prau bin âo sèlâo et min de dévalle à l'ombro ne sant pas dâi taboussè, ie sant secret qu'on diâblîio et ne dècellant pas quemet l'ant fè por s'einretsi.

Pierro dâi Confrèri n'avâi pas pi z'u onna bouna tsemise et on croûio par de choque quand son père l'avâi modâ po lo cemetîro; s'êtâi adan met petit marchand de bou et petit-z'â-petit s'êtâi montâ ein grand et po fini l'êtâi vegnâ asse retso que Job, clli Job que la Bibllia no raconte que l'avâi sè pas diéro de bâo, de vatse, de modze, dè bolet, de tsevan, mîmaimeint de bourrisquo, câ ein ire dza de clli teimps. Du adan Pierro sè promenâve adi ein petit tsè, fougâve dâi cigare asse grant que dâi bercllire, bêvessâi dau bon et prau, et l'avâi fan de pouâi eintrâ dein la municipalità.

On coup sè trovâve justameint pè lo Lion d'ò, iò l'avâi quartettâ avoué Liaudi, lo petit syndico et Djan-David (l'îrant on bocon d'â pareint de la part de lau mère). Liaudi couênâve on bocon Pierro, lâi desâi dinse :

— Ma, dis-no vâi, Pierro, quemet l'a fè po veni asse vito retso, de tràoquatre ans. Quinna recetta a-to z'u?

— Pardieu, l'è que sè lèvâve matin, que fâ Djan David.

— Quaise-tè, so repond Pierro, lè vilho desant :

Clli que sè lâive matin
Medze son bin.
Clli que sè lâive tâ
N'amasse pas.

— Adan te t'î met bin avoué lè brave dzein.

— Lo diton dit : « Faut sè fère ami de la canaille, lè brave dzein fant rein de mau », fâ Pierro.

— Ta fenna n'avâi portant pas tant de bin?

— Ma mère desâi : « La fortèna d'onna fenna l'è du lo câodo ein devant ».

Et lâi avâi pas moyen de lâi trère lè vè fro dau nâ, assebin mon Pierro s'ein va à l'ottlò ein laisseint lè z'autro on boquetet motset.

Quand l'è que fut vîa, lo petit syndiquo que savâi que Pierro quand l'è qu'îre marchand de bou veindâ lè moûno gailâ fâblîio, sè fascene n'avant rein que lo prin avoué dâotrâi rondins à l'einto, lo fin que menâve âi marchand ètâi rein qu'on bocon chet âo bord dau tsè por que pèsâi mè, et dâi veingtanne d'affère dinse, ie fâ adant âi z'autro :

— Vâide-vo! po s'einretsi rido faut fère quemet Pierro dâi Confrèri l'a fè, lâi a rein qu'à verî la rita âo bon Dieu on par d'ans.

MARC A LOUIS.

Pas juste! — Un pompier, blanchi sous le jet et qui venait de prendre sa retraite, disait à quelqu'un :

— Dire que j'ai pourtant fait partie quarante ans du corps des pompiers et qu'il n'a jamais brûlé dans ma maison !

A bon vin, pas d'enseigne. — Un paysan amène un char de bois chez un riche propriétaire de B^m, qui lui offre un petit vin à faire frissonner en pleine canicule.

Le marchand fait bonne mine à mauvais jeu : — Ah ! dit-il, voilà une fine goutte ! Quel vin délicieux !...

Le lendemain, il amène un second char de bois. Le rentier, qui n'a pas la clef de la cave sous la main, est obligé d'offrir le vin resté sur la table après le dîner.

Le paysan en boit deux verres, sans dire autre chose que : « A votre bonne santé, monsieur ! »

Son client, surpris de ce laconisme, lui dit : — Mais, vous m'avez fait grand éloge du vin que je vous ai donné hier, et vous ne me dites rien de celui-ci !...

— Ah ! mossieu, c'est ce que je vous dirai : celui-ci n'a pas besoin d'être blagué.

La romance de Guillaume-Tell.

Romance suisse par Ch. Fr. Philib. Masson, citoyen français.

FIN

La flèche.

Le tyran, qui toujours l'observe,
A ce coup, loin d'être touché,

Aperçoit un trait de réserve

Que le héros tenait caché.

« Je veux que ta bouche déclare

» Pourquoi ce trait sous tes habits. »

« — Pour l'en percer le cœur, barbare !

» Si j'eusse, hélas ! blessé mon fils. »

A cette réponse hardie,

D'un homme courageux et franc,

Qu'on s' imagine la furie

Qui transporte le fier tyran.

« Je saurai punir tant d'audace !

» Soldats, qu'on, l'enchaîne d'abord :

» Pour ce rebelle plus de grâce ;

» Il souffrira plus d'une mort. »

L'orage.

On enlève Tell, on l'enchaîne ;

Il est embarqué sur le lac ;

Gesler à sa suite le traîne

Au château-rocher de Kusunach.

Mais tout à coup le ciel s'irrite ;

La foudre éveille les échos ;

Le vent mugit, l'onde s'agite ;

Le bateau tourne sur les flots.

Le pilote éperdu s'approche :

« Seigneur, nous allons périr tous ;

» Le vent nous pousse à cette roche ;

» Seigneur, plus de salut pour nous.

» Mais Tell est né sur ce rivage,

» Il en connaît chaque rocher,

» Il peut éviter le naufrage,

» C'est le plus habile nocher. »

Le tyran tremblait dans son âme

(Un méchant redoute la mort).

Libre à l'instant, Tell prend la rame,

Et fend la vague avec effort.

Il commande, tous obéissent ;

Tel est l'empire des héros ;

C'est en vain que les vents mugissent,

Son adresse dompte les flots.

Il choisit déjà le rivage

Propice à ses desseins hardis.

Il méditait, pendant l'orage,

La liberté de son pays.

Quand, vainqueur de l'onde rebelle,

Au bord il fut près de toucher,

Repoussant du pied la nacelle,

Il s'élança sur le rocher.

Le chemin creux.

Il a saisi l'arme terrible,

Inexorable dans sa main ;

Derrière un roc inaccessible,

Il se poste, près du chemin.

Le tyran au naufrage échappe ;

Et comme il passe auprès de Tell,

Le trait vengeur siffle et le frappe...

Il tombe sous ce coup mortel.

Le héros, du sommet, lui crie,

« Je t'ai puni, monstre ! c'est moi,

» Tout oppresseur de ma patrie

» Puisse-t-il tomber comme toi ! »

Il s'éloigne, il vole, il rassemble

Ses compagnons les plus vaillants ;

Et bientôt ils fondent ensemble

Sur les esclaves des tyrans.

La liberté.

La liberté près d'eux rappelle

L'ancien courage et la vertu :

Dès qu'un peuple combat pour elle,

Il ne saurait être vaincu.

Du grand nombre et de la furie,

Ils triomphèrent mille fois ;

Notre indépendance chérie

Est l'heureux prix de leurs exploits.